



# Résistance Symbolique de la Langue Française dans *Cette aveuglante absence de lumière* de Tahar Ben Jelloun

**Dr. Linda Barbara Foote**

*Assistant Professor of French, Department of Languages, Presidency University, Bangalore, Karnataka*



Manuscript ID:  
BIJ-SPL1-DEC25-ML-009

Subject: French

Received : 27.06.2025

Accepted : 14.07.2025

Published : 31.12.2025

DOI: 10.64938/bijsi.v10si1.25.Dec009

Copy Right:



This work is licensed under  
a Creative Commons Attribution-  
ShareAlike 4.0 International License.

## Résumé

*Cette étude propose une réflexion sur l'usage du français dans la littérature marocaine d'expression française, en tant qu'instrument de résistance politique, mémorielle et existentielle. À travers une lecture du roman *Cette aveuglante absence de lumière* de Tahar Ben Jelloun, nous essayons d'analyser les manières dont la langue française peut être détournée pour exprimer des blessures subjectives et faire émerger une résistance littéraire qui semble être marquée par la répression. D'après les apports des théories postcoloniales et de la psychanalyse, cette analyse met en évidence la capacité de l'écriture à créer un espace de repli intérieur face aux oppressions et à l'effacement identitaire. Il s'agit donc d'une approche croisée mêlant interprétation littéraire, mise en contexte historique et analyse du langage symbolique. Le choix de focaliser l'examen sur une seule œuvre permet une lecture approfondie, mais limite la portée comparative de l'analyse. Il en ressort toutefois une compréhension renouvelée du rôle de la langue comme refuge intime et comme moyen d'élaboration d'une voix postcoloniale. Ce questionnement ouvre la voie à d'autres pistes, notamment l'examen d'expressions narratives contemporaines qui pourront être envisagé, au sein de la diaspora ou dans d'autres formes artistiques de la médiathèque.*

**Mots-clés : résistance symbolique, écriture francophone, Langage Française, postcolonialisme, mémoire blessée**

La place de la langue française reste toujours un sujet en discussion pour son ambivalence dans le contexte postcolonial marocain car elle demeure présente dans les sphères culturelles, administratives, éducatives et littéraire du pays, malgré le fait qu'elle soit associée historiquement à la domination coloniale. Dans le domaine de la littérature, la langue française est perçue comme un instrument de création artistique de la littérature francophone contemporaine marocaine. C'est-à-dire que la langue une matière vivante flexible que l'on s'approprie, que l'on détourne, que l'on transforme. Ces gestes maniables interrogent à la fois l'héritage colonial et le fait d'être une langue habitée comme porteuse d'intimité, de rupture, mais aussi de recomposition identitaire.

C'est pour cela que nous voyons de nombreux écrivains marocains qui utilisent la langue française pour révéler une prise de position esthétique, identitaire et politique. D'où ce choix ne se borne pas à être qu'un simple choix linguistique.

Nous comptons examiner cette tension dans le cadre de la littérature marocaine francophone contemporaine, en s'appuyant sur une analyse approfondie du roman *Cette aveuglante absence de lumière* de Tahar Ben Jelloun (2001). Notre hypothèse avancée est que l'usage de la langue française apparaît comme une résistance symbolique, de subjectivation et de réparation mémorielle et loin d'être une réminiscence passive du passé colonial. À travers une esthétique du dépouillement et un travail



sur la mémoire et la voix intérieure, le roman témoigne d'un processus de recomposition de soi face à l'anéantissement imposé par la répression politique. La langue, dans ce cadre, est aperçue comme un outil de narration qui projette un espace de lutte, de transcendance et de justice symbolique.

Nous plaçons notre étude dans le cadre théorique des études postcoloniales de Frantz Fanon, d'Abdelkébir Khatibi et de Jacques Derrida. La langue française apparaît comme un instrument de dépossession et d'intériorisation de l'infériorité, nous dit Fanon, dans *Peau noire, masques blancs* (1952). Il met en lumière les effets psychologiques de l'usage d'une langue imposée. Cela signifie que la maîtrise de la langue française est perçue comme une manière de s'élever, tout en renonçant à sa propre culture. Khatibi, dans *La Mémoire tatouée* (1971), introduit le concept de 'bilinguisme conflictuel', qui désigne la coexistence douloureuse de deux langues l'arabe maternelle et le français colonial dans l'imaginaire de l'écrivain maghrébin. Jacques Derrida, quant à lui, le concept de la langue représente un espace paradoxal, à la fois contraignant et productif. La traduction, le déplacement, par exemple, commencent à être des modalités de subversion.

Ces réflexions ont été prolongées par des penseurs plus contemporains comme Édouard Glissant, qui, avec sa théorie de la créolisation, évoque sur le droit à l'opacité et sur la multiplicité des rapports à la langue. Ainsi nous pouvons aussi faire référence à Françoise Lionnet et Lydie Moudileno qui examinent comment la langue française est utilisée comme outil de reconfiguration identitaire, de mémoire et de résistance par plusieurs écrivains francophones.

Nous rajoutons aussi une lecture psychanalytique qui nous permet d'interroger les mécanismes de survie psychique dans des contextes extrêmes. La langue est donc considérée comme un support de mémoire affective, un refuge subjectif, et parfois même un substitut à la lumière ou à la présence humaine. C'est à travers ces théoriques donc postcolonial, littéraire et psychanalytique que nous plaçons cette étude.

Cette analyse compte voir comment l'usage du français construit-il un espace de résistance poétique, politique et mémoriel ? Il ne s'agit pas seulement de constater la raison derrière le choix d'écrire en français, mais aussi d'interroger les modalités stylistiques, narratives et symboliques par lesquelles cette langue devient un instrument de recomposition identitaire.

L'hypothèse principale posée est que le roman *Cette aveuglante absence de lumière* met en œuvre une forme de résistance narrative, dans laquelle la langue française est exploitée à la fois comme contrainte historique et comme matière d'émancipation subjective. Ce double mouvement subi et réinventé permet de faire émerger une voix blessée mais persistante, capable d'articuler le silence, la douleur et la mémoire.

La littérature maghrébine d'expression française a suscité de nombreuses analyses thématiques comme la mémoire, l'exil, ou encore de l'aliénation linguistique, etc. En revanche, peu de recherches se sont faites sur le rôle réparateur de la langue, sur sa capacité à restructurer l'intériorité, tels que l'enfermement carcéral. La présente étude vise ainsi à combler ce manque critique en proposant une lecture qui prenne en compte la dimension narrative, les choix stylistiques et les fonctions existentielles du langage.

Le roman de Tahar Ben Jelloun s'inspire du témoignage d'un rescapé de Tazmamart, prison. Le narrateur, anonyme, raconte son enfermement total, dans l'obscurité, la solitude et le silence absolus, sur une durée de dix-huit ans. Privé de lumière, de contact humain et de repères temporels, il reconstruit peu à peu un monde intérieur à partir de la seule ressource qui lui reste : la langue. La langue est son instrument de pouvoir s'exprimer. En d'autres mots, sa manière de prouver à lui-même tout d'abord ensuite au monde de son existence. Sa parole intérieure met en valeur sa vivacité :

'Il fallait organiser le vide, donner une structure à l'absence, habiller le néant. L'imaginaire était mon seul territoire libre.' (Ben Jelloun, 2001, p.45)



Le style adopté par Ben Jelloun est marqué par le minimalisme. Les phrases sont brèves, souvent nominales, et le rythme est lent, presque contemplatif. Ce dépouillement stylistique reflète la nudité de l'expérience pénitentiaire. Dans ce déroulement, nous observons que la narration se déploie comme un monologue intérieur, sans interaction, dans une temporalité suspendue. Nous pouvons aussi mentionner que le fait d'avoir une absence de dialogues, de chapitres clairement délimités et de structure linéaire traduit la désorientation du sujet emprisonné.

La langue française devient alors un substitut sensoriel : elle remplace la lumière, le toucher, la présence de l'autre. À travers le souvenir, la prière, la récitation mentale, le narrateur s'accroche à la langue comme à une planche de salut. La prière récitée en français n'est pas uniquement religieuse ; elle est aussi une tentative de survie psychique, un effort de remémoration, un refus de l'oubli. L'acte d'écrire ou de parler en silence, dans une langue doublement étrangère, devient une forme de résistance intime et spirituelle.

Le roman propose également une entreprise de justice symbolique. En donnant une voix à un personnage qui fut enfermé dans la cellule, l'auteur Ben Jelloun illustre dans la langue française un contre-récit, celui des oubliés, des disparus, des survivants silencieux. Le français n'est plus ici un instrument d'oppression, mais suggère la dignité de la personne. Il opère un renversement symbolique. Cela veut dire que ce qui fut imposé est alors un outil de subversion. Il s'agit d'un moyen de témoigner, de résister et de reconstruire un sens.

La méthodologie adoptée repose sur ces trois approches dont le premier est l'aspect littéraire qui permet de mettre en évidence les procédés narratifs comme la fragmentation, le monologue, le minimalisme. Ces derniers traduisent l'expérience du trauma et de l'enfermement. Elle interroge également les images récurrentes (lumière, silence, corps) et leur mise en tension avec la langue.

Deuxièmement, l'approche postcoloniale explore les enjeux du bilinguisme, de l'hybridité culturelle et du conflit identitaire. Dans cette œuvre,

l'emploi du français est chargé d'une densité historique et politique car il convient de déconstruire.

Enfin, La perspective psychanalyse permet d'illuminer les mécanismes de résilience psychique. La langue représente un lieu de reconstruction de soi, une mémoire affective, une force de survie. Nous voyons alors que dans un contexte d'isolement absolue, seule la parole reste. Mais cette parole demeure à l'intérieure de soi. Elle se traduit par être la dernière fortification de l'identité. Cette approche intégrée permet de saisir la densité symbolique du texte et de proposer une lecture qui va au-delà du simple constat de la souffrance. Par conséquence, nous pouvons en dire qu'elle révèle une poétique de la langue, c'est-à-dire un lieu de recomposition du protagoniste dans ce roman où s'engendrent mémoire, foi, douleur et subjectivité de l'individu.

L'analyse de *Cette aveuglante absence de lumière* met en évidence ces trois résultats significatifs. Le premier est que la langue française devient un espace de résistance puisqu'elle est loin d'être considérée comme un simple instrument narratif. Elle est travaillée comme une matière malléable. C'est une transformation par la douleur, la solitude et la mémoire. Cette appropriation permet de dépasser la dimension historique de l'aliénation linguistique pour en faire une ressource subjective et poétique.

Le second résultat réside dans le lien entre langue et dignité. Dans un contexte où tout est fait pour effacer l'identité du prisonnier absence de lumière, numérotation des détenus, isolement total, nous en déduisons que la parole devient un acte de réaffirmation de l'humain. En se parlant à lui-même, en priant, en racontant, le narrateur oppose à l'anéantissement en tenant ferme par sa voix fragile mais tenace.

Enfin, le roman fonctionne comme archive poétique de la mémoire. Il écrit dans la langue française une page occultée de l'histoire marocaine. Cette opération n'est pas uniquement politique : elle est aussi sensible, artistique et littéraire. L'œuvre ne se contente pas de dénoncer ; elle transforme la



douleur en langage, le silence en rythme, l'oubli en récit.

Nous pouvons conclure qu'à travers l'étude de *Cette aveuglante absence de lumière*, il apparaît que la langue française peut être réinvestie comme un outil qui résiste, comme une survie intérieure d'en d'autres peu en faire le lien. Loin d'être un instrument de domination figé, elle devient un espace de recomposition identitaire, un refuge dans la langue même. Ce roman démontre que l'écriture, même dans la langue de l'ancien oppresseur, peut être un acte de réappropriation et de dignité car la langue tout simplement est un outil de communication, une manière de s'exprimer.

Nous constatons plusieurs d'autres perspectives à travers cette recherche. Il serait intéressant d'étudier Leïla Slimani ou Kaouther Adimi, dont l'usage du français explore d'autres formes de résistance, liées au genre. De même, l'étude de formes narratives émergentes (blogs, théâtre, autofiction) permettrait de capter de nouvelles modalités de contestation langagière. L'analyse de la réception de ces œuvres dans les diasporas maghrébines enrichirait notre compréhension des tensions entre production postcoloniale et reconnaissance littéraire transnationale.

### Bibliographie

1. Ben Jelloun, T. (2001). *Cette aveuglante absence de lumière*. Paris : Éditions du Seuil.
2. Ashcroft, B., Griffiths, G., & Tiffin, H. (2002). *The Empire Writes Back: Theory and Practice in Post-Colonial Literatures* (2nd ed.). London: Routledge.
3. Bhabha, H. K. (1994). *The Location of Culture*. London: Routledge.
4. Casanova, P. (1999). *La République mondiale des Lettres*. Paris : Éditions du Seuil.
5. Chakrabarty, D. (2000). *Provincializing Europe: Postcolonial Thought and Historical Difference*. Princeton: Princeton University Press.
6. Derrida, J. (1996). *Le Monolinguisme de l'autre, ou, la prothèse d'origine*. Paris : Galilée.
7. Khatibi, A. (1983). *Amour bilingue*. Paris : Éditions de l'Aube.
8. Memmi, A. (1957). *Portrait du colonisé, précédé de Portrait du colonisateur*. Paris : Buchet-Chastel.
9. Miller, C. (1990). *Theories of Africans: Francophone Literature and Anthropology in Africa*. Chicago: University of Chicago Press.
10. Lionnet, F., & Moudileno, L. (Eds.). (2011). *Écritures de l'interstice: Littératures postcoloniales francophones*. Paris: Karthala.
11. Said, E. W. (1978). *Orientalism*. New York: Pantheon Books.
12. Soyinka, W. (1998). *The Burden of Memory, the Muse of Forgiveness*. New York: Oxford University Press.
13. Yacine, K. (1994). *Œuvres*. Paris : Éditions du Seuil.